On ne nait pas homme, on le devient

lundi 6 mars 2017

Sommaire de cet article

- Le masculin, les masculinités dans le système de genre
- La construction historique des masculinités
- De la virilité au virilisme
- La domination masculine, organisée par le droit et les institutions
- Les masculinités : des privilèges et des coûts ?
- Les stéréotypes, bien partagés
- L'égalité, entre avancées et résistances

Le masculin, les masculinités dans le système de genre

« *On ne naît pas femme, on le devient* ». Quiconque s'intéresse aux enjeux de l'égalité des femmes et des hommes connaît cette assertion de Simone de Beauvoir. Le constat vaut tout autant pour les hommes : « On ne naît pas homme, on le devient ». Les attributs, qualités, rôles associés au « masculin » sont eux aussi construits par l'histoire, les traditions, les institutions et systèmes juridiques, l'éducation, la culture, les médias, la publicité, etc. Le masculin étant plus valorisé que le féminin, les garçons apprennent à devenir des hommes en se démarquant des filles et des modèles de « féminité » ainsi que des homosexuels, qui sont assimilés aux femmes.

Dans des sociétés dirigées par des hommes, le masculin a longtemps été confondu avec « l'universel » et les « hommes » avec « l'Homme » en général. C'est paradoxalement cet androcentrisme qui explique le développement plus tardif des études sur les masculinités et leur moindre diffusion, notamment dans la sphère francophone. On n'interroge pas ce qui va de soi. Selon ces critères, les femmes, en revanche, appartiennent au « deuxième sexe » et le féminin apparaît comme une particularité du genre humain, d'où sa prédisposition à constituer un objet d'étude.

La construction historique des masculinités

L'organisation patriarcale des sociétés est très ancienne. D'après l'anthropologue Françoise Héritier, les hommes, confrontés au fait que seules les femmes peuvent mettre au monde non seulement des filles qui sont leurs pareilles mais aussi des garçons, se sont organisés pour contrôler cette reproduction sociale. Si des sociétés plus égalitaires et valorisant davantage les femmes ont sans doute existé, la sédentarisation, l'agriculture ainsi que le développement de la propriété privée et des conflits armés ont accru cette différenciation et les inégalités [1].

Maurice Godelier, anthropologue qui a décrypté, dans *La Production des grands hommes*, les mécanismes concrets d'installation et de maintien de la domination dans une société traditionnelle, indique que si des raisons qui ont produit la domination masculine pourraient à l'origine être « *non intentionnelles* », « *cela ne signifie en rien que les hommes installés par ces raisons […] dans une situation sociale avantageuse n'aient pas oeuvré intentionnellement et collectivement pour reproduire et élargir cet avantage* » [2].

Le patriarcat est un mode d'organisation sociale où le père, le chef de famille (cf. la notion de « toute puissance paternelle ») et par extension les hommes, sont dépositaires de l'autorité. Cette domination s'est traduite par un ensemble de dynamiques qui façonnent encore en partie notre société : l'accaparement par les hommes du pouvoir symbolique (élaboration des concepts, écriture de l'histoire, art), la dévolution des femmes à la fonction reproductive ainsi que la subordination de leur sexualité à celle des hommes et la division sexuée du travail. Les femmes assurent ainsi à titre gratuit la fonction de reproduction domestique et le travail de care, les hommes le pouvoir politique et économique. Tandis que le droit et les institutions viennent conforter cette division hiérarchisée, la religion, la science et la médecine la légitiment. Quant au langage, il entérine et renforce cet état de choses : « *le masculin l'emporte sur le féminin* ».

Cette histoire (occidentale) n'est pas linéaire. Des époques ont connu plus ou moins de liberté pour les femmes : droit d'hériter, d'exercer des métiers, de se constituer en corporations etc. Entre la fin du XVe siècle et le début du XVIIIe siècle en France, la « querelle des femmes » a opposé partisan·es de l'égalité et conservateur·trices, dans des termes parfois proches des débats contemporains (cf. les citations historiques rassemblées plus bas). En 1789, la Révolution française proclame les droits de l'Homme et du citoyen. Pour justifier l'exclusion des femmes de cette citoyenneté (et notamment du droit de vote et de représentation), tout un discours sur la différence des sexes a été développé. Les rôles féminins et masculins s'en sont trouvés encore plus naturalisés. Médecins, scientifiques, hommes politiques, philosophes se sont attachés à démontrer que les femmes, inférieures sur le plan intellectuel, étaient par nature faites pour la maternité, l'éducation des enfants et la gestion du foyer. Le XIXe siècle voit le triomphe de la construction sociale de la virilité, dans un contexte d'instauration d'une économie industrielle, de l'hégémonie de la valeur « travail », de l'impérialisme géopolitique et de la colonisation. L'historien George L. Mosse montre qu'au XXe siècle, les guerres mondiales, le nationalisme, les régimes autoritaires, les extrémismes politiques, le racisme ont partie liée à cet « idéal masculin », qui a aussi généré ses contre-types dévalorisés (comme le « Juif » ou le « Noir ») [3].

De la virilité au virilisme

La virilité se réfère tant aux attributs sexuels physiques des hommes qu'à un ensemble de caractéristiques socialement construites et valorisées : force physique, puissance sexuelle, agressivité, courage, contrôle de soi et de ses émotions, volonté, attitude protectrice, rationalité… L'injonction à la virilité passe par la dévalorisation du « féminin » et l'homophobie. Selon Pierre Bourdieu, « *la virilité est une notion éminemment relationnelle, construite devant et pour les autres hommes contre la féminité, dans une sorte de peur du féminin, et d'abord en soi-même* ». Le « virilisme » désigne une exacerbation du comportement et des normes « viriles ». Il se traduit notamment par des attitudes valorisant la violence sexiste, renforcées par un confinement dans l'entre-soi masculin où être reconnu par les pairs est constitutif de l'identité. Ce virilisme a été analysé dans les quartiers paupérisés, mais aussi dans les lieux de pouvoir et de prestige. « *Si une femme peut avoir de la vertu au sens romain (être "virile"), un homme ne peut pas avoir – et d'ailleurs une femme elle-même non plus – quoi que ce soit qui dénoterait la vertu par l'emblème de sa forme sexuelle. Viril n'a pas de symétrique et n'ayant pas de symétrique il a pourtant un antonyme : efféminé* », Colette Guillaumin, sociologue [4].

La domination masculine, organisée par le droit et les institutions

Même si de nombreux hommes n'ont pas exercé les droits que leur conférait la loi, comme celui de s'accaparer l'autorité sur les enfants ou d'interdire à leur femme de travailler, les normes juridiques

et les institutions ont influencé la construction de leur identité personnelle, les limites de ce qu'ils pouvaient juger acceptable et inacceptable.

En France, jusqu'en…

… 1910, les hommes pouvaient disposer légalement du salaire de leur femme
… 1930, seuls des hommes pouvaient étudier à l'École Centrale
… 1944, seuls les hommes avaient le droit de vote
… 1965, les hommes pouvaient interdire à leur femme de travailler ou d'avoir un compte en banque
… 1972, seuls des hommes pouvaient étudier à l'École polytechnique
… 1970, au sein d'un couple marié, le père était institué chef de famille
… 1972, la question des inégalités salariales entre femme et homme n'avait fait l'objet d'aucune loi
… 1978, il n'y avait que des hommes à l'école de l'Air
… 1980, il n'y avait que des hommes à l'Académie française
… 1990, forcer sa femme à avoir une relation sexuelle n'était pas considéré comme un viol.
… à ce jour (2016), il n'y a eu que des hommes à la présidence de la République française.

Si le modèle de masculinité dominant occidental exporté par la colonisation a développé des discours de « dévirilisation » des hommes colonisés, les assimilant à des « races » inférieures, proches du « féminin », on assiste également à l'exportation de stéréotypes de féminité. Ainsi la transposition de modèles juridiques inspirés du Code civil de 1804 – dit code Napoléon – qui consacre l'incapacité juridique des femmes mariées et la conception du ménage occidental avec un homme « chef » pourvoyeur économique et une femme « au foyer », a pu réduire l'autonomie de femmes africaines, plus importante que celles de femmes européennes à certaines époques et dans certaines cultures, notamment dans les systèmes matrilinéaires [5].

D'après Michael Kimmel, sociologue des masculinités : « *Il existe évidemment un modèle traditionnel de ce que doit être un homme, même si cette définition a changé au fil des années. Mais quand je demande : "Qu'est-ce que ça veut dire être un vrai homme ? ", la plupart des hommes que j'interroge répondent invariablement : "être fort, ne pas pleurer, être compétitif, agressif, avoir du succès avec les femmes, réussir financièrement…" Dans les années 1960, à l'époque où j'ai grandi, il y avait trois institutions majeures de socialisation : la famille, l'église et l'école. C'est là qu'on nous apprenait à être de "vrais hommes". Aujourd'hui, j'ajouterai deux autres facteurs : les médias, et surtout, les pairs. Ce sont toujours les autres hommes qui évaluent et qui testent votre masculinité. Prenez la phrase "ça, c'est un truc de pédé" entendue à longueur de journée, ce sont presque toujours des hommes qui la prononcent.* » [